000000

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE D'ILE-DE-FRANCE

À FENDRE LE COEUR LE PLUS DUR Témoigner la guerre / regards sur une archive

Exposition présentée du 15 novembre 2015 au 21 février 2016

Avec les œuvres de Kader Attia, Rossella Biscotti, Adam Broomberg & Oliver Chanarin, Alexis Cordesse, Agnès Geoffray, Lamia Joreige, Rahib Mroué, Estefanía Peñafiel-Loaiza, des écrivains Jérôme Ferrari & Olivier Rohe, ainsi que du danseur chorégraphe Emmanuel Eggermont accompagné de Jihyé Jung et Elise Vandewalle

« J'ai encore vu des choses à fendre le cœur le plus dur » Lettre de Gaston Chérau à son épouse, 11 décembre 1911

Au départ, un hasard à Montpellier, une petite boîte trouvée dans les « papiers » de Paul Vigné d'Octon, député anticolonialiste de l'Hérault au moment de la Troisième République. À l'intérieur, une vingtaine de photographies : des soldats sous les palmiers, le désert et puis une exécution en place publique : quatorze corps pendent au gibet.

Images égarées sans aucune indication de date, de lieu, ni de nom de photographe.

Faut-il détourner le regard et refermer la boîte ? Continuer à fouiller les archives et poursuivre la recherche initiale, comme d'habitude ? Oublier ? Le temps s'écoule et l'empreinte des corps ne s'efface pas. Alors rouvrir la boîte, regarder ces fragments d'histoire, les vivants et les morts, et penser aussi à celui qui était là, qui a vu et qui a photographié pour qu'un jour nous puissions voir à notre tour.

Pierre Schill

Projet à l'initiative de l'historien Pierre Schill, co-produite avec le Fond régional d'art contemporain d'Alsace, Sélestat, en partenariat avec l'association « À fendre le coeur le plus pur », avec le concours des artistes et l'aimable autorisation de : Les Douches la Galerie, Paris ; Lisson Gallery, Londres ; Lehmann Maupin Gallery, New York.

Le Projet

Interpréter l'archive

À fendre le cœur le plus dur / Témoigner la guerre est un projet artistique transversal qui associe art contemporain, danse, photographie, littérature et histoire. Il trouve son origine dans la découverte d'une archive inédite composée de photographies et d'écrits datant de 1911, et réalisée près de Tripoli, sur le territoire de l'actuelle Libye. Cet ensemble résulte de la commande d'un reportage sur la guerre de colonisation qui opposa le Royaume d'Italie et l'Empire ottoman, passée par le quotidien *Le Matin* à l'homme de lettres français Gaston Chérau (1872-1937).

Postulant la fécondité d'une approche croisée, l'exposition rassemble, autour de l'archive elle-même, des oeuvres d'artistes visuels et plasticiens engagés dans l'analyse des processus de représentation. Les oeuvres sont mises en relation avec une pièce et une installation chorégraphiques créées par le danseur et chorégraphe Emmanuel Eggermont (accompagné de Jihyé Jung et Elise Vandewalle), ainsi qu'avec une production littéraire des écrivains Jérôme Ferrari et Oliver Rohe et une approche historique proposée par Pierre Schill. En invitant l'historien mais aussi divers regards et langages artistiques à se rencontrer autour de l'archive source, À fendre le coeur le plus dur / Témoigner la guerre propose une analyse qui tente de comprendre l'événement saisi par les images autant que de s'en affranchir et de le déborder.

La figure du témoin

Dans une lettre à son épouse datée du 11 décembre 1911, Gaston Chérau confie : « J'ai encore vu des choses à fendre le cœur le plus dur ». Ses brouillons d'articles et sa correspondance permettent de saisir dans un registre intime les effets de la découverte de l'Afrique et de la confrontation avec la guerre, entre contrainte professionnelle, parole publique et tourments privés. En pendant au souci d'objectivité que suppose sa mission, Gaston Chérau laisse poindre face au spectacle de la violence un discours subjectif de fragilité et d'empathie.

À fendre le cœur le plus dur / Témoigner la guerre se développe ainsi autour de la question du témoin, dont le propre est de produire des récits à partir de l'événement, des récits pluriels qui échappent autant à la rigueur scientifique de l'historien qu'à la dynamique de la sensation du reporter.

Déjouant la discipline historique et l'approche documentaire classique, cette exposition plonge le visiteur dans une autre temporalité où les enjeux ne reposeraient plus seulement sur l'exactitude des informations et la rigueur des analyses, mais sur quelque chose de plus ténu, qui tiendrait des mots d'effroi de Gaston Chérau. Il s'agirait de nous confronter à ces questions : que provoquent en nous ces images, que nous apprennent-elles, comment nous transforment-elles ? Quelle est cette horreur, cette terreur ? Qui sont ceux qui la fixent ? Comment relier ces images à notre moment présent ?

Cent ans après les lecteurs de Chérau dans *Le Matin*, le visiteur pourrait ici endosser la place du témoin. Au cœur d'une société ébranlée par la question de l'autre, l'exposition À fendre le cœur le plus dur / Témoigner la guerre est donc pensée comme une réflexion sur le présent et sur le poids des traumatismes qu'il porte.

_Œuvres présentées

GRANDE SALLE

1. Kader Attia

Né en 1970 à Dugny (Seine-Saint-Denis), vit et travaille à Beyrouth

Artificial Nature, 2014

Installation; prothèses de jambes, photographie noir et blanc / Courtesy: Kader Attia, private collection and Lehmann Maupin Gallery



Les prothèses de jambes de Artificial Nature font référence aux membres absents, au corps victime, que la société occidentale cherche d'ordinaire à dissimuler. Leur présentation en cercle évoque un rituel des Pygmées du Nord Congo, qui s'assoient en rond, jambes tendues pieds en contact les uns avec les autres, pour rendre collectivement sensible une part d'immatérialité et ainsi renforcer le lien social. Dans un contexte postcolonial, les œuvres de Kader Attia interrogent la relation entre sociétés colonisées et colonialistes. Elles tentent de développer la notion de réparation, d'identité, d'histoire ou de mémoire, qui toutes sont mutilées.

2. Agnès Geoffray

Née en 1973 à Saint-Chamond (Loire), vit et travaille à Paris

Les Regardeurs, 2015

Installation, photographies noir et blanc, 2 x (80 x 100 cm) / Collection de l'artiste Œuvre conçue et réalisée dans le cadre du projet *À fendre le coeur le plus dur*



L'oeuvre Les Regardeurs est composée de deux images extraites des archives de Gaston Chérau, agrandies et placées en regard l'une de l'autre. Les figures d'autorités (militaires, dignitaires) et civils semblent regarder le même objet absent, matérialisé par un espace vide, qui est en fait le gibet. Le silence ainsi ménagé interroge le visiteur en même temps qu'il souligne l'horreur de ce qui pourtant constitue le point le plus violent de l'archive, à savoir l'évènement de la pendaison collective. À partir d'images d'archive, Agnès Geoffray réalise un travail d'assemblage et de montage qui crée de nouvelles scènes et ouvre à d'autres réalités.

Les Suspendus, 2010-2011

Images d'archives et photographies / Collection de l'artiste



La série *Les Suspendus* a pour origine le phénomène de la « peinture infamante », une pratique apparue au XIIIème siècle en Italie du Nord. Quiconque enfreignait la loi se voyait alors représenté dans une posture déshonorante, souvent suspendu par un pied, sur les murs des édifices publics. À partir de ses propres mises en scène ou d'images collectées, Agnès Geoffray interroge la puissance fictionnelle de l'image, en engrangeant des associations multiples autour de l'idée de suspens, ce moment gelé entre la chute et l'ascension, l'effondrement et l'élévation. L'artiste démultiplie les référents, les niveaux de lectures, les genres - nature morte, archive, mise en scène - afin de créer un espace jouant avec des possibilités illimitées d'interprétations.

3. Alexis Cordesse

Né en 1971 à Paris, vit et travaille à Malakoff

Sans titre, forêt primaire de Nyungwe, série « Absences, Rwanda », 2013

Photographie couleur, 2 textes / Collection de l'artiste



La série *Absences*, réalisée en 2013, constitue le troisième travail d'Alexis Cordesse autour du génocide rwandais (1994). Cette photographie montre la forêt primaire de Nyungwe, comme originelle, vide de toute présence humaine. En contrepoint aux horreurs du génocide, les paysages semblent avoir recouvré la quiétude qui les caractérisait naguère. Luxuriante, la nature semble s'entêter dans son travail de vie, indifférente à l'histoire des hommes. Dans un même temps, les témoignages de femmes rescapées qui accompagnent l'image font émerger la conscience troublante que ces lieux ont, vingt ans plus tôt hébergé l'horreur. Depuis le milieu des années 90, Alexis Cordesse tente d'appréhender d'une façon nouvelle des lieux et des évènements relevant généralement d'une représentation photojournalistique. Il nourrit ainsi une réflexion critique sur l'éthique du témoignage et les possibilités du médium photographique.

4. Adam Broomberg & Olivier Chanarin

Né en 1970 à Johannesburg (Afrique du Sud) et né en 1971 à Londres (Royaume-Uni), vivent et travaillent à Londres

Afterlife, 2009

Photographies noir et blanc, montage sous verre, 16 x (41 x 51 cm) / Courtesy: the artists and Lisson Gallery



Afterlife fait référence à une image qui a fait le tour du monde en 1979, et a obtenu le Prix Pulitzer en 1980*. Le photographe Jahangir Razmi, longtemps resté anonyme en tant qu'auteur du cliché, y capte un temps figé, celui qui précède l'éxécution de onze prisonniers kurdes le 6 août 1979, quelques mois avant la Révolution iranienne. Ce dernier a confié l'ensemble des images réalisées ce jour-là à Adam Broomberg et Olivier Chanarin. Dans une démarche de réappropriation, les deux artistes réalisent une série de montages sous plaques de verre qui effacent le contexte de l'exécution pour ne conserver que les silhouettes des corps, découpées au cutter. Tout en déconstruisant l'image initiale, ce procédé a pour effet d'interpeller notre sens critique. Broomberg et Chanarin interrogent ici les mécanismes de représentation à l'œuvre dans l'expérience photojournalistique, ainsi que dans notre appréhension du passé.

* Le prix Pulizter est un prix très prestigieux dans le milieu du photojournalisme, il récompense chaque année un travail photographique marquant de l'actualité internationale.

5. Rabih Mroué

Né en 1967 à Beyrouth (Liban), vit et travaille à Berlin

Three Posters, 2008

Animation vidéo couleur sonore, durée : 20 min / Collection Frac Poitou-Charentes



Three posters réinterprète un témoignage vidéo réalisé par Jamal Sati, un martyr de la résistance libanaise, au moment de mener l'une des premières attaques suicides contre les occupants israéliens du Sud-Liban, en 1985. Avec l'historien Elias Khoury, Rabih Mroué analyse les aspects politiques contenus dans une telle vidéo pour proposer une performance filmée à la frontière du document et de la fiction. Il y réinterprète la figure du martyr, adoptant une posture qui oscille entre le partage de l'intimité d'un combattant prêt à se sacrifier, et la transmission d'un discours politique officiel. Rabih Mroué nous confronte ainsi à la mémoire vive d'un pays et à ses traumatismes, en tentant de rendre compte des questionnements et contradictions qui agitent la société libanaise.

6. Estefanía Peñafiel Loaiza

Née en 1978 à Quito (Équateur), vit et travaille à Paris

d'un regard l'autre. (hasta mañana Rebeca, espero que tú no vas a olvidar), 2007

Installation, 25 000 impressions sur papier / Collection de l'artiste



Tirées du film *La Bataille d'Alger* de Gilo Pontecorvo (1966), des milliers d'images imprimées s'accumulent sur le sol : en gros plan le visage d'une femme à l'intérieur d'un bar. Estefanía Peñafiel Loaiza a décomposé une seconde du film en 25 images pour en imprimer ensuite mille copies de chacune. La vingt-cinquième image est la seule où le regard de la jeune fille rencontre l'objectif de la caméra et vient interpeller le spectateur. L'artiste souligne ainsi les usages ambivalents qui ont été faits de ce film marquant de la guerre d'Algérie. Longtemps censuré en France, ce film au propos anticolonial fut également utilisé comme un outil de formation militaire. À partir de gestes d'accumulation et d'effacement, Estefanía Peñafiel Loaiza travaille sur les notions de mémoire et d'oubli pour interroger l'histoire.

7. Rossella Biscotti

Née en 1978 à Molfetta (Italie), vit et travaille à Bruxelles et Rome

Note su Zeret, 2015

Photographies imprimées sur papier mat, 15 x (30 x 45 cm) / Collection de l'artiste



Le travail de Rossella Biscotti développe une recherche sur l'Histoire récente de l'Italie en relevant ses aspects refoulés ou fantasmés, allant souvent à l'encontre des versions officielles. Dans *Note su Zeret*, elle fait référence à un épisode de l'occupation de l'Éthiopie par l'Italie. En 1939, un groupe de résistants éthiopiens se réfugie dans une grotte avant d'être massacré par les troupes coloniales italiennes. Accompagnée de deux descendants de résistants, l'artiste visite ce lieu et exhume, telle une archéologue, les ossements humains et restes de vêtements se trouvant encore sur place. Ses photographies se présentent comme une prise de note visuelle, laissant la possibilité au spectateur de construire une hypothétique narration et de tisser des liens avec le présent.

PETITE SALLE

8. Lamia Joreige

Née en 1972 à Beyrouth (Liban), vit et travaille à Beyrouth

Here, and Perhaps Elsewhere (Ici, et peut-être ailleurs), 2003

Vidéo couleur sonore, durée : 54 min Langue : arabe, sous-titres en français / Collection de l'artiste



Dans Here, and Perhaps Elsewhere, Lamia Joreige collecte des récits le long de l'ancienne ligne de démarcation qui a séparé Beyrouth Est et Ouest pendant les quinze ans de guerre civile. Entre 1975 et 1990 des milliers de personnes disparaissent dans cette zone sans laisser de traces et dans des circonstances floues. Dans une tentative pour lutter contre l'amnésie imposée par le gouvernement, l'artiste part à la rencontre des habitants et leur adresse cette question tout au long de son parcours : « Connaissez-vous quelqu'un qui a été kidnappé ici durant la guerre ? ». Nécessairement parcellaires et subjectifs, les éléments recueillis pointent les manques et la difficulté de reconstituer l'histoire. Lamia Joreige interroge la représentation du passé de la guerre pour mieux ouvrir les potentialités de l'avenir. Here, and Perhaps Elsewhere fait en effet dialoguer devoir de mémoire et nécessité de reconstruire un imaginaire.

10. Agnès Geoffray

Née en 1973 à Saint-Chamond (Loire), vit et travaille à Paris

Les Gisants, 2015

Installation ; photographies noir et blanc, plaques de verre imprimées (13 x 18 cm) / Collection de l'artiste Œuvre conçue et réalisée dans le cadre du projet *À fendre le coeur le plus dur*



Agnès Geoffray a sondé et étudié les photographies de Gaston Chérau afin d'en relever les violences et les ambivalences. Elle a rendu à nouveau visible, par le biais de l'agrandissement, chaque gisant figurant dans ces images d'archives. Loin de surenchérir aux cruautés infligées, et à la double violence que constitue la prise de vue photographique, elle s'est attachée à réhabiliter les défunts dans leur statut de victime. Par l'usage du papier de soie, utilisé pour la conservation des photographies, elle leur porte attention et protection. L'installation, composée de photographies sur verres posées quasiment à même le sol, engage le spectateur dans une posture de recueillement.

11. Emmanuel Eggermont (matériaux chorégraphiques)

Né en 1980 à Roubaix (Nord), vit et travaille à Lille au sein de L'Anthracite

Elise Vandewalle (installation)

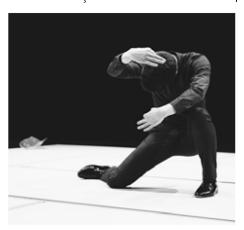
Née en 1983 à Dunkerque (Nord), vit et travaille à Paris

Jihyé Jung (photographie et vidéo)

Née en 1982 à Séoul (Corée du Sud), vit et travaille à Lille au sein de L'Anthracite

Strange Fruit, 2015

Chorégraphie (création), durée : 45 min Produit par L'Anthracite / Collection de l'artiste Installation conçue et réalisée dans le cadre du projet *À fendre le coeur le plus dur*



Pour le projet À fendre le cœur le plus dur, le danseur et chorégraphe Emmanuel Eggermont et sa collaboratrice danseuse et photographe Jihyé Jung ont réinterprété les documents photographiques de Gaston Chérau en imaginant un solo de danse filmé. Celui-ci s'inspire du poème Strange Fruit, écrit par Abel Meeropol en référence au lynchage de Thomas Shipp et Abram Smith le 7 août 1930 aux États-Unis, et interprété plus tard par la chanteuse Billie Holiday. En parallèle, Emmanuel Eggermont confie à la plasticienne Élise Vandewalle le soin de réaliser une installation jumelle à la chorégraphie, dans laquelle il donne à voir ses propres archives comme une mise en lumière de son processus de travail. Dans un dialogue entre image et corps, l'installation de ces restes mémoriels évoque les gestes constitutifs de la création.

12. Jérôme Ferrari et Oliver Rohe

Jérôme Ferrari et Oliver Rohe, À fendre le coeur le plus dur, éditions Inculte, Paris, 2015. Ouvrage édité dans le cadre du projet À fendre le coeur le plus dur / En vente à l'accueil du CPIF (13.90 euros).



Dans ce texte écrit à quatre mains, Jérôme Ferrari et Oliver Rohe livrent une réflexion commune sur un thème essentiel de leurs oeuvres respectives : la représentation de la guerre. Les auteurs s'appuient sur une archive historique, constituée de plusieurs centaines de photos prises lors du conflit italo-ottoman en Libye (1911-1912) par un dénommé Gaston Chérau, écrivain et correspondant de guerre, et portée à leur connaissance grâce au travail de l'historien Pierre Schill, qui signe la postface du livre.

Ces images, qui ne montrent pas des armées qui s'affrontent mais, plutôt, les événements tels que les vit la population, des procès, des exécutions, établissent une sorte de canon du reportage de guerre au Moyen-Orient. En questionnant ces représentations, en se demandant comment montrer ou ne pas montrer la violence, c'est aussi une interrogation sur leur propre art de romanciers que Ferrari et Rohe esquissent.

L'archive Gaston Chérau

Une archive protéiforme

L'archive source permet d'appréhender l'expérience de guerre de Gaston Chérau à Tripoli. Sa présentation tente de rendre tangibles les multiples dimensions de l'expérience vécue et les tensions qui en découlent, et peut être lue comme un questionnement sur la relation entre l'écoulement du temps et l'intensité de la temporalité subjective du témoin. Cet ensemble est constitué de trois types de documents :

214 photographies

issues des archives départementales de l'Hérault, de la Bibliothèque nationale de France et des archives personnelles de la petite-fille de Gaston Chérau. Elles sont présentées dans l'ordre chronologique, tel qu'il a pu être reconstitué en croisant les rares informations portées au dos des tirages d'époque et les informations issues du fonds Chérau de la BnF.

Les photographies pour lesquelles nous n'avons pas trouvé d'éléments probants permettant de les situer sont isolées, elles relèvent de deux registres différents. Il y a d'une part celles prises pour être publiées et d'autre part celles que Chérau prenait pour son usage personnel. Ces dernières témoignent de son expérience tripolitaine et ne sont pas destinées à l'hebdomadaire *Le Matin.* elles sont signalées par une numérotation entre crochets.

Les articles publiés dans Le Matin

qui permettent de saisir la parole publique de Gaston Chérau. Ils sont reproduits et consultables sur les supports placés sous la table, à la date de rédaction et non de parution, de manière à rester au plus près de l'expérience du correspondant de guerre.

La correspondance entretenue avec son épouse et son fils

qui nous fait entrer dans la dimension intime de la vie du correspondant de guerre et dans un autre registre de témoignage. Une sélection de ces lettres sont lues par l'écrivain Oliver Rohe, et consultables sur des tablettes numériques mises à disposition des visiteurs, en se référant aux jours dont la date est surlignée en jaune (sur les pieds de la table de présentation).

L'ensemble de cette documentation est présenté pour tenter de rendre tangibles les multiples dimensions de l'expérience vécue et les tensions qui en découlent. Cette « chronographie » de la vie de Gaston Chérau à Tripoli peut être vue comme un questionnement sur la relation entre l'écoulement du temps et l'intensité de la temporalité subjective du témoin.

Une mise en perspective historique

En relation aux photographies prises par Gaston Chérau, les visiteurs peuvent aussi accéder à une sélection d'éléments iconographiques, de la même époque ou ultérieurs, produits par d'autres auteurs. Ils illustrent la manière dont les images peuvent simultanément être objets de documentation autant que de détournement et d'instrumentalisation. Ils montrent comment les développements concomitants de la presse et de la photographie ont induit des codes et des modèles spécifiques de représentation. Ils sont articulés aux photographies prises par Chérau , aux jours dont la date est surlignée en jaune (sur les pieds de la table de présentation).

Afin de découvrir ce contenu, les lettres de Chérau ainsi que des commentaires audio des oeuvres exposées, une tablette numérique ou des lecteurs audio peuvent vous être confiés au bureau d'accueil de l'exposition, en échange de votre carte d'identité.

Autour de l'exposition

Rencontre dialoguée avec les artistes de l'exposition Samedi 6 février 2016 de 15h à 17h

En présence de (sous réserve) Alexis Cordesse, Agnès Geoffrey, Estafanía Peñafiel-Loaiza et Pierre Schill

Atelier de post-production

L'Atelier numérique du CPIF a le plaisir d'accueillir en ce moment l'artiste Silvana Reggiardo et Mariana gadonneix.

Visites et ateliers

La Rencontre du mardi

Mardi 8 décembre 2015, de 18h à 19h

Un temps de visite privilégié pour les enseignants et responsables de groupe. Gratuit, sur réservation auprès du Service des publics.

Atelier création numérique Samedi 13 février 2016, de 10h à 17h

Un samedi pour métisser photographie et arts graphiques. Pour les 14-18 ans. Tarif: 18 euros. Inscription indispensable.

Sam'di en famille

Samedi 12 décembre 2015 et Samedi 16 janvier 2016, de 15h à 16h

Des jeux et des activités pour petits et grands afin d'explorer l'exposition autrement ! Gratuit et ouvert à tous à partir de 5 ans. Sur réservation uniquement.

Visite commentée gratuite chaque dimanche à 15h

Renseignements et inscriptions au 01 70 05 49 83 ou contact@cpif.net

JOURS ET HORAIRES D'OUVERTURE

Entrée libre Du mercredi au vendredi de 13h à 18h Samedi et dimanche de 14h à 18h Fermé les lundis, mardis et jours fériés

Pour les groupes : renseignements et réservations auprès du Service des publics au 01 70 05 49 83

Le CPIF bénéficie du soutien de









INFORMATIONS PRATIQUES

Centre Photographique d'Ile-de-France Cour de la Ferme Briarde 107, Avenue de la République, 77340 Pontault-Combault Tel : 01 70 05 49 80 - contact@cpif.net www.cpif.net

